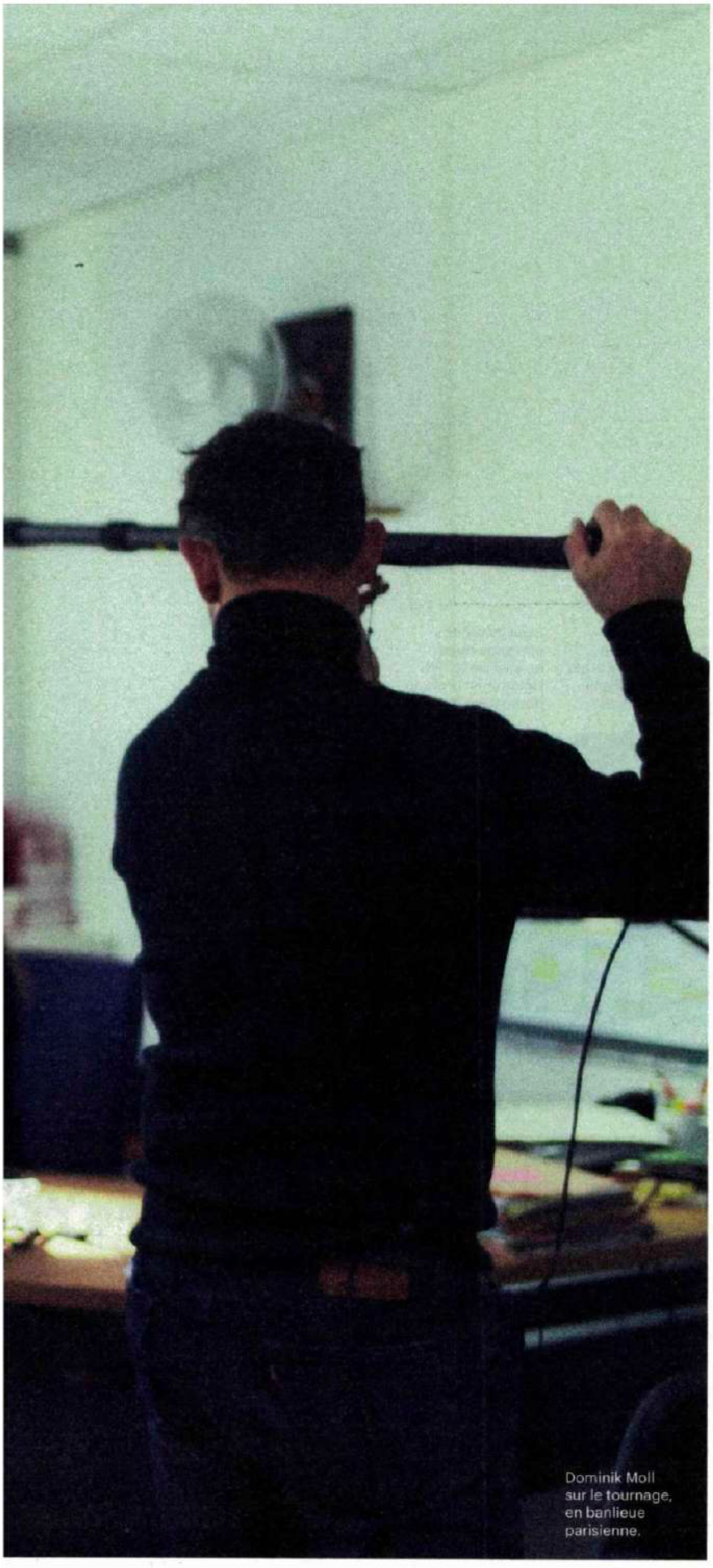
Télérama

Autopsie d'un conflit

Par Laurent Rigoulet

Photos Fanny de Gouville pour Télérama





Dominik Moll sur le tournage, en banlieue parisienne.

CANNES

Après *La Nuit du 12*, Dominik Moll présente un nouveau film dans l'univers de la police, *Dossier 137*. Entre paroles de Gilets jaunes et tensions à l'IGPN, un exercice sur le fil. Nous étions en coulisses.

Quand on repart sous les acclamations du Festival de Cannes, puis de la cérémonie des César (six récompenses dont celle du meilleur film et du meilleur réalisateur), où peut-on bien aller ? Quel chemin faut-il emprunter pour maintenir l'allure ? Dominik Moll, qui a connu des hauts et des bas, des fulgurances et des détours, depuis le triomphe d'*Harry, un ami qui vous veut du bien* en l'an 2000, ne s'est pas pressé pour y réfléchir. Il n'avait rien dans ses tiroirs, nul scénario en friche, pas le genre de la maison. À la retombée du succès de *La Nuit du 12* en 2022 (près de 500 000 spectateurs en France), il s'est contenté de reprendre le fil d'une conversation qui ne s'interrompt pas avec son alter ego scénariste, Gilles Marchand, complice de toujours auprès de qui il taille la route depuis les classes de l'Idhec où ils formaient une bande ingénieuse et partageuse avec Laurent Cantet, Vincent Dietschy, Robin Campillo... Les premiers échanges sont nébuleux, les envies éparses, les pensées planent dans les grandes hauteurs.

Dominik Moll se dit qu'il est peut-être temps de donner libre cours à sa passion pour *« la nature et les grands espaces »*. Gilles Marchand lui parle des *Grands Cerfs*, une BD adaptée du roman de Claudie Hunzinger, qualifié à sa sortie de *« thriller sylvestre »*. L'action se déroule loin de tout, au plus profond des Vosges, la nuit souvent, autour d'une métairie perdue. L'atmosphère fantasmagorique et l'abondance de détails sur les cervidés ont tout pour plaire au

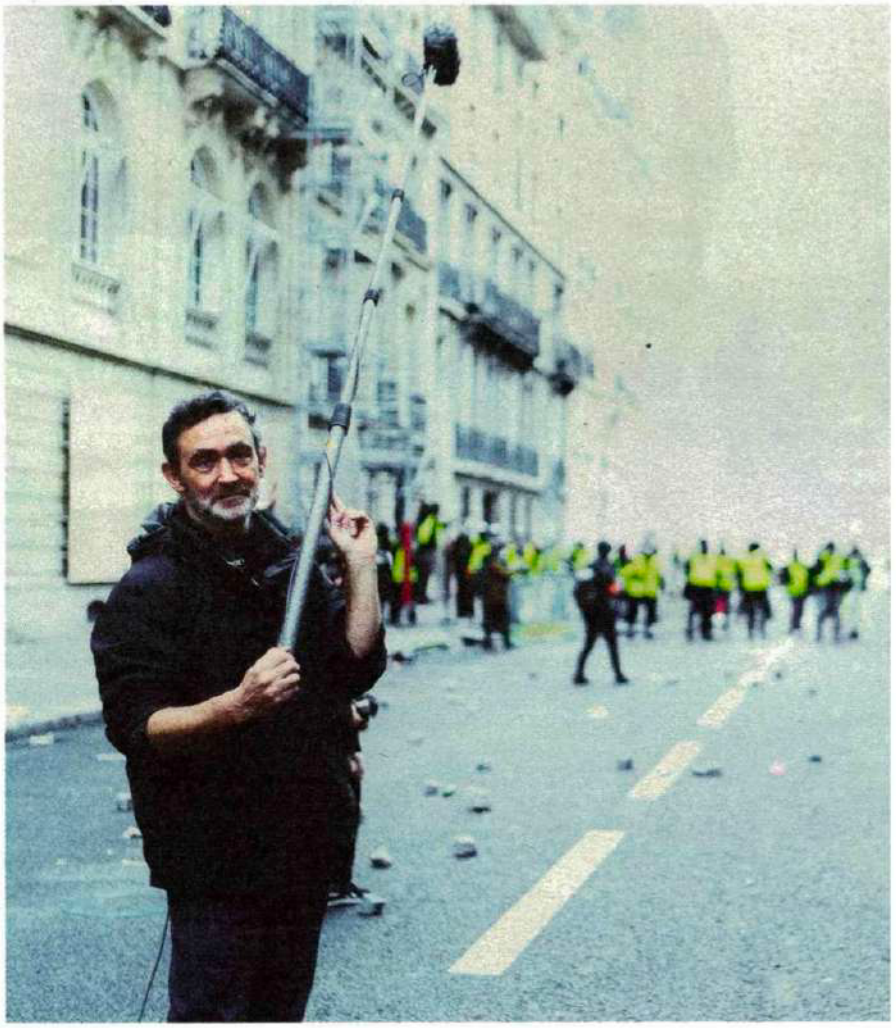
cinéaste féru de sciences. Il pense aussi au livre d'un biologiste américain qui a suivi la migration des faucons pèlerins avec des émetteurs bricolés, du Texas en Alaska, à bord d'un vieux biplan piloté par un vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Légères bourrasques sous les crânes, les décors valsent, une idée chasse l'autre. Et c'est ainsi qu'on se retrouve sous terre, dix-huit mois après les César, à l'entrée de l'hiver dernier, sur la ligne 13 du métro parisien, en direction de Saint-Ouen, banlieue nord, où le tournage du nouveau film, *Dossier 137*, écrit d'une traite, s'est installé pour deux semaines. Derrière une façade de verre mat, au dernier étage d'un immeuble de bureaux.

Dans un écheveau de couloirs laissés libres par une ancienne start-up, Dominik Moll a fait reconstituer des bureaux de la police nationale. Après avoir battu la campagne, il est assez naturellement revenu, avec Gilles Marchand, sur un terrain limitrophe de *La Nuit du 12*. Les pièces sont exiguës, les ordinateurs entourés de dossiers entrouverts, de paperasse et d'objets dépareillés, mugs bleu blanc rouge, gilets pare-balles et... pistolets à eau. La journée commence à 8 heures, par une réunion faussement décontractée entre enquêteurs d'un service bien particulier, l'IGPN, la « police des polices ». « La Nuit du 12 *m'a donné le goût de l'exploration du fonctionnement de l'institution,* dit le cinéaste. *L'immersion m'a donné envie de continuer à gratter.* » Les enquêteurs de l'IGPN l'intriguaient depuis longtemps et ne lui semblaient que peu traités dans les livres et au cinéma. Ou vite fait, sous la forme de clichés et d'évocations pittoresques des « ripoux ». « *Dans une société à cran où il est beaucoup question des violences policières*, poursuit-il, *leur rôle de régulation est crucial et leur position singulièrement inconfortable. Ils enquêtent sur des collègues qui les considèrent comme des traîtres, et sont critiqués par les médias et les avocats qui leur reprochent leur complaisance avec les policiers incriminés.* » Tout est complexe, les failles sont partout, les opinions se retournent, le drame affleure sans cesse, la matière d'un film sous tension.

Dans le bureau de l'enquêtrice en chef, interprétée par Léa Drucker, des images de manifestations des Gilets jaunes défilent, ou se figent, sur les écrans d'ordinateurs. L'attention est soutenue, les avis partagés, tous les plans sont décortiqués. L'IGPN que filme Dominik Moll n'enquête pas sur la corruption, mais sur le maintien de l'ordre. « *Ces affaires sont les plus compliquées, les plus controversées, et les plus liées au fonctionnement de notre démocratie.* » Elles plongent loin dans les arcanes du métier, sa mission et ses difficultés, ses rapports à l'autorité publique, ses excès de force et son réservoir de faiblesses très humaines. Dominik Moll n'aurait sans doute rien tourné, s'il n'avait pu, comme pour *La Nuit du 12*, passer une semaine en immersion dans les services de l'IGPN quand celle-ci était pilotée par une magistrate qui voulait la rendre moins opaque. Il a pu assister à des auditions de policiers à l'époque des manifestations électriques contre la réforme des retraites et écouter les enquêteurs expliquer leur travail ou confier leurs états d'âme. « *Quand j'ai lu le scénario, j'ai été cueillie par une émotion à laquelle je ne m'attendais pas*, raconte Léa Drucker. *J'ai été bouleversée par les déchirements de cette femme qui se retrouve mutée à l'IGPN par opportunité de carrière* [les vocations sont rares, ndlr] *et qui se sent rejetée par ses anciens collègues et peu considérée à l'extérieur. Elle est issue du même milieu que les manifestants*

Ci-dessous : la manifestation du 8 décembre 2018, reconstituée dans les rues de Paris.

Page de droite : une enquêtrice en chef de l'IGPN, isolée et en proie au doute (Léa Drucker).



victimes de violence auxquels elle est confrontée, prise en étau entre ses origines et l'exercice de son métier.»

Les auditions que son personnage mène dans son bureau, avec son groupe d'enquêteurs, portent sur la manifestation des Gilets jaunes du 8 décembre 2018. Dominik Moll a tenu à ancrer son film dans ce mouvement, qu'il a le sentiment d'avoir suivi d'un peu trop loin à l'époque, alors que les questions soulevées gangrènent encore la France d'aujourd'hui. Au sein d'un chaos sans pareil, le maintien de l'ordre est devenu un problème de tous les instants. *«La forme que prenaient les manifestations n'avait rien de classique,* dit-il, *les cortèges et les échauffourées étaient éparpillés, la police et les gendarmes ont vite été débordés, le gouvernement a paniqué, parlé d'*"effort de guerre" *et envoyé dans la rue des unités pas formées pour ça, comme la BAC (brigade anticriminalité) et la BRI (brigade de recherche et d'intervention)...»* Tout le monde était un peu *«paumé»* et balayé par des émotions contradictoires, les manifestants appelant les policiers harassés, exaspérés, à rejoindre leur cortège. La violence était exacerbée, les équipes surarmées, l'usage de la force pas toujours proportionné et Dominik Moll a rencontré des familles de victimes sévèrement mutilées qui ne s'attendaient pas à vivre pareil drame. Un fatras de chocs difficile à déchiffrer en gardant la tête froide. *«Quand j'ai parlé avec des enquêtrices de l'IGPN,* se souvient Léa Drucker, *je les ai interrogées sur leurs émotions face aux situations qu'elles découvraient. Je leur ai confié que dans notre métier d'acteur, on aimait les laisser s'exprimer. Et elles m'ont dit :* "Surtout pas, c'est interdit !" *Impossible de montrer quoi que ce soit, encore moins de s'épancher. Si on ressent de l'empathie, elle ne doit pas transparaître.»*

Pour l'actrice, il y a un *«couloir à tenir»,* un effort subtil et intense pour cultiver la retenue, tout en donnant à voir ce qui s'agite à l'intérieur. Légers frémissements du visage pendant les auditions, qualité d'écoute, puissance de concentration, vif de l'analyse. Entre les prises, Léa Drucker parle de yoga ou de lectures (*Les Frères Karamazov* ou la *Trilogie de Copenhague*, de Tove Ditlevsen) et se plaît à observer le cinéaste au travail (qui le lui rend bien), les plans tracés au crayon sur son scénario, la minutie, le goût du détail (*«Est-ce que tu n'aurais pas un faible pour les films de Melville ?»* lui demande-t-elle). *«L'ambiance est particulièrement studieuse,* dit-elle, *et ça aide.»* Le réalisateur demande beaucoup à ses acteurs, des variations minimes qui font sans cesse monter la pression et dessinent une trajectoire émotionnelle lors de scènes qui peuvent sembler répétitives. Parfois, il s'agace et tourne en rond dans le décor de bureaux qui devient étouffant. Le tournage est un passage difficile, *«pas très serein»,* ouvert à tous les doutes, la répétition des scènes se fait pesante, la fatigue s'accumule. Il cite Kubrick, qui disait que le cinéma était *«un art du montage»* et que le tournage équivaut *«à vouloir écrire* Guerre et Paix *dans l'autotamponneuse d'un parc d'attractions».* »»





Et le montage, nous y voilà. Après les fêtes de fin d'année, plusieurs équipes se sont installées dans deux impasses parallèles aux frontières de Ménilmontant. Dominik Moll s'enferme avec Laurent Roüan, fidèle collaborateur depuis le retour de flamme de *Seules les bêtes* en 2019. Le travail est rapide et galvanisant. L'enquête de *Dossier 137* est nourrie d'une foule d'images de provenances différentes. Celles des journalistes et celles que les manifestants recueillent avec leurs smartphones, celles des caméras de surveillance et des caméras-piétons attachées à la poitrine des policiers. *« Les enquêteurs de l'IGPN passent énormément de temps à les décrypter,* dit le réalisateur. *Comme sur un tournage, il y a beaucoup d'angles différents et les images posent question, leur rôle est crucial et elles ne sont pas d'une justesse absolue, leur qualité varie, elles ne sont pas toujours gages de vérité. »* Le cinéaste s'est employé à filmer une multitude d'écrans (*« Un comble pour quelqu'un qui n'a pas de smartphone,* s'amuse Léa Drucker, *tout juste un antique portable à neuf touches. »*) et à créer du suspense à partir d'images dans lesquelles il zoome et se promène, comme dans *Blow-Up*, d'Antonioni.

Dès l'écriture du scénario, il était clair que l'intrigue puiserait sa force de déflagration dans la profusion de ces documents et dans l'énergie mise à les obtenir. Pour recréer la journée de manifestations violentes du 8 décembre 2018, qui se referme comme un piège sur l'un des personnages, le cinéaste et son monteur ont mélangé des images d'actualités à d'autres, fabriquées pendant le tournage. *« Elles racontent le parcours d'une famille qui vient à Paris pour manifester et elles servent de contrechamp aux images réelles. Nous nous sommes ainsi retrouvés dans des configurations très singulières, avec toute une équipe de cinéma, des véhicules en feu, des centaines de figurants et un simple smartphone au bout d'une perche pour filmer l'ensemble. »* Pendant quelques jours, Laurent Roüan et Dominik Moll se sont arraché les cheveux sur le format des vidéos, l'intrusion des plans à la verticale filmés par les téléphones. Ils ont pensé les élargir, puis se sont ravisés pour laisser à chaque image son statut. Le film a vite trouvé son rythme et sa forme, certains s'en étonnent, pas le cinéaste. *« Ce que nous écrivons avec Gilles Marchand est très construit. Il n'y a pas une grande marge de manœuvre pour modifier la structure. »*

L'hiver ne touche pas encore à sa fin que l'heure est déjà au fignolage. Dans une des salles du 20e arrondissement, Dominik Moll tient à montrer le travail du bruiteur, un artisan du septième art comme il les aime, qui débarque avec ses valises d'accessoires, ses chaussures à foison et sa poésie sonore (*« Vous voulez un peu plus de cuir ? »*). Pour l'auteur de *La Nuit du 12*, le cinéma est un artisanat où chaque métier compte (il a découpé en tranches le César du meilleur film pour honorer son équipe). La petite entreprise tourne bien et, dans la solitude de la salle de montage, il peut continuer les ajustements, passer le film au crible des questions qui le taraudent depuis le premier jour de tournage. L'équilibre est-il trouvé entre le témoignage des victimes de violences policières et la complexité du travail des enquêteurs ? *« C'est une ligne de crête,* dit-il, *on peut facilement basculer d'un côté ou de l'autre. À la différence de* La Nuit du 12, *où j'adaptais le travail d'une écrivaine, je me sens une responsabilité vis-à-vis des familles de victimes que j'ai rencontrées, et des enquêteurs que j'ai interrogés. »*

Jusqu'à la dernière minute, il change des plans pour de légères intonations : *« Il faut chercher les nuances, mais à force d'être nuancé on court le risque de ne rien dire du tout. »* Il n'ignore pas que le climat est explosif, que la police est à cran. Pendant les derniers jours du mixage, la BRI, qui est au cœur de *Dossier 137*, s'est mise en grève pour protester contre ses conditions de travail. Le cinéaste n'entend pas remettre en cause la police dans son ensemble (*« ça serait contreproductif »*), mais pointer la fébrilité et l'exaspération des effectifs, la pression de plus en plus forte exercée par les autorités politiques sur le maintien de l'ordre. Il parle aussi de donner une place aux victimes de violence, dont *« certaines ont été mutilées à vie, attendent des procès qui ne viennent pas et n'ont pas un mot de considération de la part du gouvernement ». « J'espère que le film permettra de remettre ces questions sur le tapis »*, dit-il. Peu de risques qu'en compétition à Cannes, devant la presse du monde entier, la résonance soit étouffée ●



« L'immersion m'a donné envie de continuer à gratter », Dominik Moll.

EN COMPÉTITION

Dossier 137, de Dominik Moll. Sortie le 19 novembre.